

## Un été indien

Catherine Lalonde

---

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13409ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lalonde, C. (2008). Un été indien. *Moebius*, (119), 35–40.

## CATHERINE LALONDE

### *Un été indien*

*Au fafoin qui s'y sait*

*[...] j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture: leur souvenir est mort à l'écriture; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie.*

Georges Perec

Octobre, tu m'as poussée dans le mur et tu m'as embrassée. Alors que j'avais déjà le cœur en bouillie, alors que nous avons passé une première soirée ensemble, très agréable danse, que nous étions au bord de l'amitié après des années à nous croiser, alors que j'étais prête à quitter ta maison, tu m'as posé cette question en forme de baiser. Question ineffaçable entre un homme et une femme. Je me suis dégagée en repoussant ta large poitrine, avant de m'enfuir en bafouillant des excuses. Je me souviens d'avoir marché dans une demi-confusion en maugréant avant de décider de me payer un taxi. J'avais laissé mon vélo je ne sais où, sûrement à l'entrée du théâtre, pour un peu plus de temps en ta compagnie. Il faudrait que je retourne le chercher, je m'en maudissais maintenant. Dans la voiture, en me laissant conduire, j'avais sur mes lèvres le fantôme des tiennes. La question y était imprégnée. Elle faisait son travail de sape. J'y pensai trop cette nuit-là. Et la journée suivante. C'était une erreur. Tout était une erreur, qui me semblait heureuse: mon cœur en charpie, ce baiser catastrophe, ta voix apaisante et tes blagues bêtes.

Et cette impression qui m'avait frappée en entrant chez toi, le temps que tu me montres un livre, le temps d'un

dernier verre. Le temps de voir dans quoi tu vivais. Devant les couleurs, les textures que tu t'étais choisies, un trouble. Devant des boiseries, de vieilles casses d'imprimerie, du cuir et des bouquins. Ça aurait pu être mes choix. Ma maison. Il y avait une connivence, une coïncidence dans la création de lieu dont tu n'as jamais eu conscience, puisqu'à ce moment je n'habitais nulle part et que lorsque j'aurai enfin mon carré, j'aurai les chats, ces huit pattes qui te poivent le nez. Tu n'as pas su, ne sauras pas.

Je suis revenue trois jours plus tard et nous savions tous deux l'aveu de désir que je signais en passant ta porte. Nous n'avons pas fait semblant.

J'ai aimé tout de suite la machine nocturne qui s'est embrayée. Tête-à-queue et accidents de terrain, huit membres, quatre oreilles. Complètement embourbés de salive, transformés en formidable octopus. Tu m'humiliais avec les dents et c'était pur plaisir. Je criais trop, mon cœur bousillé cherchait à se prouver sa propre joie. Je n'avais pas l'habitude de jouissances si faciles. Je n'avais pas l'habitude d'un corps d'homme si grand qu'il pouvait se refermer entièrement sur moi. Tes bras comme un doux cercueil. Et ta tendresse, quand tu le veux, irrésistible. Je sombrais dans des conditionnels, laissais des cheveux naufragés derrière moi, dans ta bouche, sur tes draps. Tu en trouves peut-être encore aujourd'hui. Tu n'étais pas certain d'apprécier l'odeur de romarin qui restait ensuite sur l'oreiller, mais « ce pourrait être pire, te disais-je, le saucisson à l'ail pourrait être reconnu pour ses vertus capillaires. »

Il aurait fallu moins penser mais à nous deux ce n'était pas possible. J'avais faim d'aimer, faim de recouvrer une passion et te le montrai. Une autre erreur.

Et j'avais du mal avec les distances. Entre tes bras, dans ta maison, la nuit était plus noire qu'ailleurs. Plus onctueuse. Je ne retrouvais pas les murs, aller pisser était une aventure, je me cognais dans les embrasures de portes. J'embrassais ton œil quand je visais ta bouche.

Nous dormions peu et mal, mais tu ne rechignais jamais si je t'éveillais pour faire l'amour. Il fallut quinze jours pour qu'au matin tu me racontes les meurtres dans tes rêves.

Couchée près de toi, quand tu me repoussais avec les pieds pour gagner des draps, je ne pensais plus à personne. Je dormais triste de mes histoires mal achevées. Mes pieds à moi se chauffaient l'un contre l'autre, racines aériennes cherchant leurs sensibles semblables. J'étais loin du réconfort.

Je ne savais plus quoi faire avec les convenances. J'en avais plein les mains et voulais tout balancer. Aimer aimer aimer.

Autour de moi le jour et dans le reste de la vie les gens parlaient de télévision, d'impôts ou d'achat de voitures. Je ne comprenais rien mais commandais un autre verre, pour faire comme si.

Et je recommençai féroce<sup>ment</sup> le café. Il fallait bien tenir.

\*\*\*

Novembre, le mois d'on sait quoi, mais je ne me sentais pas concernée.

Je posais mon sac dans l'entrée en arrivant chez toi, bien calé dans un coin. Les traces de ma présence semblaient une injure sur ton plancher. J'essayais de me faire toute petite, mais mon cœur pataugeait, tentait de stupides envolées. Je voyais clair : tu ne savais pas si tu me laisserais faire le pas de plus, rester le moment de trop. Je voyais ta faim, dévoilée au compte-gouttes, sauf dans la marée des draps. Tu me laissais volontiers lire ton incertitude. D'une main tu me mangeais, de l'autre me gardais pour demain. Alors que j'aurais voulu que tu m'avales et me fasses disparaître. Une valse-hésitation. Fallait-il dire oui, dire non, me taire, jouir entièrement, me retenir ? La petite ride de joie à ton œil me disait tout de même dans cette tristesse un avenir. Ou du moins, une place. Ou du moins, une chaleur humaine. Ou du moins ai-je voulu le croire.

Plus d'ivresse. J'en voulais plus. Que tu m'envahisses, que tu lâches la bride. J'aurais voulu crier, te lancer des bouteilles à la tête, lapider tes masques à la Vodka et au Molotov. Mais je ramena<sup>s</sup> moi-même les vides à la consigne. Bonne fille. J'aurais voulu jeter mon cœur comme une brique dans la vitrine, casser la page, mais

j'avais attrapé la maladie du style. Une contagion, une plaie. Ma douleur et mon amour seraient jolis le jour où tu les lirais. « Je devrais te faire souffrir davantage, disais-tu, ça te fait écrire », quelle boutade ! Mais tu ne pouvais pas savoir l'ampleur du désastre.

Tu parlais souvent de ton père et de ton fils. Tu aurais aimé un autre enfant. J'halluciniais devant tes chemises si bien rangées. On les aurait dites classées, une pour chaque jour de la semaine. Mon linge à moi était emmêlé au fond de trois boîtes et d'un sac à dos, au fond d'une chambre squattée. Difficile de me faire belle. Les amies me prêtaient des robes.

Je n'avais de ma vie jamais été aussi en retard, aussi souvent. Et je ne parle pas des taxis pris à la course en ronchonnant, le soleil pas levé, en calculant le prix d'avance.

Tu sortais le mot *séduction* lorsque je ne l'attendais pas, de l'intelligence et des larmes, tu me surprénais. J'appris que le maquillage ne servait à rien. Je me mis à chercher des détails érotiques personnels, qui n'auraient pas été cent fois surfaits. J'ai mis des bijoux à mes bottes. Je surveillais mon écriture. Je me laissais pleurer. Je maigrissais sous tes doigts, devenais bambou. J'avais besoin qu'on me voie. Que les hommes me voient. Le dos me faisait mal à cause des talons hauts. Un galbe à prendre ou à laisser, mais « Quelle conne ! », me répétais-je.

Je croyais que j'avais été jeune avant de te connaître, que j'entrais avec toi de plain-pied dans l'amertume adulte d'aimer. Dans cette passion triste. Mais me revoilà adolescente, toujours pas de maison, couchant sur des canapés, buvant de désespoir avec les amies, traînant indéfiniment dans les cafés. Existe-t-il une passion vraiment adulte ?

Devant toi je manquais d'arrogance.

Je ne comprenais pas, je ne comprends toujours pas l'importance intolérable que tu pris. Tu semblais sortir tout droit de mon enfance. Comme si nous avions grimpé ensemble aux arbres. Sur ton matelas je me serais fossilisée, oui, là, dans ton lit dans tes bras j'avais l'impression d'y être depuis cent quatre ans et demi. Je m'y serais stratifiée, mais il aurait fallu du temps et je n'avais plus aucune patience.

Je commençai à fumer. Il était temps de devenir consciemment, éperdument dépendante de quelque chose. N'importe quoi.

J'ai compris trop tard que ta peur de l'innommable cachait ta peur du déjà nommé. Du déjà souffert. Et une incapacité à refaire, à se réinventer. Du jour où tu me dis *Catherine*, j'étais fichue. Nommée. Étiquetée. Ta peur de l'invisible et moi nue devant toi. Qui ne demandais qu'à être définie pas par un nom, pas par un mot, par tes doigts, ta bouche, mes limites alors élastiques, l'âme débordant de son ourlet, fuyante, apeurée, présente. Et tous les possibles.

J'étouffais à demi dans tes bras avec ce non-aveu dans la gorge, cette déclaration étrange: «je pourrais, j'aurais pu t'aimer». Qui n'est qu'un je t'aime pudique de se savoir à l'avance refusé. J'étouffais à demi de tes étreintes mais c'était ma solitaire demie, celle que, non, je n'ai jamais voulu baptiser et que je verrai un jour mourir sans nausée.

Je commençai à écrire. Erreur, encore.

La nuit les crocs te poussaient, aimants et agressifs. Tu me faisais taire contre ta clavicule qui en avait vu d'autres, et des plus cassées. Contre toi j'espérais morsures. Et c'est venu, comme toujours, dans novembre qui s'avançait.

\*\*\*

Dans ton corps de muraille ton cœur fuyait comme un poisson.

Est-ce que je t'ai aimé est-ce que je t'aime ou est-ce que j'ai seulement voulu croire nous ne saurons jamais puisqu'en décembre tu m'as dit non. Tu aurais pu me déposer avec la grande délicatesse avec laquelle tu m'avais séduite, mais non. Tu aurais pu me poser une question en forme de question. Non. La raie de lumière qui flotte juste au-dessus du plancher de bois qui elle aussi semble dire non.

Peut-être n'aimerais-je jamais. Toi comme les autres avant, toi comme les autres après. Parce qu'il n'y a d'exceptions que dans nos têtes et parce que oui demain il faudra mourir. Pouvoir mourir pouvoir partir pouvoir se

faire jeter, le cœur bien écorché au fond d'un sac, écorché de pire en pire mais vivant battant saignant, réutilisable, recyclable, oui, mais près de toi et sur toi et contre toi et dans le doux cercueil de tes bras j'ai tout de même voulu, oui, voulu un instant très court oublier que je ne pouvais pas aimer, personne jamais, jamais vraiment, puisque toujours il faudra mourir, puisque toujours il faudra perdre à jamais et de pire en pire et que d'ici là de toute façon rien ne vaut rien et que tu m'enlèves l'espoir de la bouche dans ce décembre qui fait un trou dans mon histoire mais je te jure encore que je me rejeterai dans ce feu et ce sera le feu de ton visage du pain de mon espérance ou celui de mille autres qui mille fois se tairont pire que toi, tant qu'il me restera la peau de chagrin du cœur, la peau encore des dents de pire en pire petite je recommencerai et oui me battrais et pour croire et pour tomber, oui si ça fait mal de pire en pire enlève l'espoir de ma bouche, enlève l'amour recyclable, enlève le réutilisable et oui qu'il ne reste que l'écorchure de pire en pire profonde, et pour un réel moment d'abandon un seul je me battrais d'amour jusqu'à ce qu'il ne reste de moi qu'une poussière de pire en pire petite, abandonnée dans la cache de tes draps et malgré les brassées de l'oubli et le terrible lavage de ta logique et du passage des autres femmes, de pire en pire seule et si près du possible et de la mie de ton visage, oui un rien poussière de moi, un dernier reste oui ridicule, mais oui amoureux, oui, de pire en pire seul et délavé et à jamais dernier mais oui oui amoureux. De toi.

Octobre, tu m'as embrassée dans le mur, novembre je n'avais rien demandé, et décembre tu m'as dit non comme un trou dans mon histoire. J'écrivais, oui une erreur, octobre, non, novembre, non, maintenant oui. Maintenant janvier, oui, maintenant, j'écris.

Janvier, j'écris, alors que tout ce que je veux c'est ta bouche à mon cul.